

Balma. Collège Jean-Rostand : la biodiversité des trottoirs... en latin



Boris Presseq et les collégiens ont identifié les plantes «sauvages».

Publié le 20/11/2019 à 05:05 , mis à jour à 08:47

Éducation, Balma

«Euphorbia peplis», «Portulaca oleracea», «Pilosella officinarum» ou «Bryum», écrits à la craie à même le sol devant une euphorbe sauvage, un pourpier, une piloselle ou une touffe de mousse ! Rien à voir avec des graffitis, et encore moins avec de quelconques incivilités, ces inscriptions sont l'œuvre des élèves d'une classe de 4e du collège Jean-Rostand.

C'est Boris Presseq, botaniste au Muséum de Toulouse, qui escortait les collégiens dans les rues de Balma à la découverte de ces plantes, appelées «mauvaises herbes», qui s'épanouissent à même les trottoirs. Un recensement à l'initiative de Claire Van-Beek, professeur de Lettres, qui n'était pas tout à fait un cours de sciences naturelles, mais qui avait tout d'un cours de latin.

Aussi, alors que Boris Presseq a déjà entrepris cet inventaire à la craie et dans la langue de Molière sur les trottoirs toulousains, c'est la 1^{re} fois qu'il le réalisait en latin dans un cadre scolaire. «La demande de Claire Van-Beek s'inscrit dans une démarche ludique et pédagogique d'apprentissage des langues anciennes et de leur application dans l'étymologie des noms scientifiques des plantes», explique-t-il.

«Cela nous paraît naturel»

Si certains enfants se découvrent une vocation botanique, auront-ils besoin d'apprendre les langues anciennes pour en faire un métier ? Pas nécessairement, précise Boris Presseq : «Même si on peut se passer de connaître le latin et le grec pour travailler dans le domaine des plantes, la connaissance de l'étymologie nous fait découvrir beaucoup de choses sur les caractéristiques de la plante. (...) Cela nous paraît naturel à nous qui parlons une langue latine mais pour les botanistes anglo-saxons qui n'ont pas cette origine, le latin c'est du charabia s'ils ne le pratiquent pas à l'école». Destinée à sensibiliser le public à la richesse de la flore métropolitaine, la méthode de Boris Presseq encourage également sa préservation, afin de «permettre à toute une biodiversité animale sauvage d'être présente». Un concept face auquel les collégiens se sont montrés très réceptifs. Logique selon lui, «quand on leur explique le vivant ailleurs que derrière un écran ou assis à leur bureau».